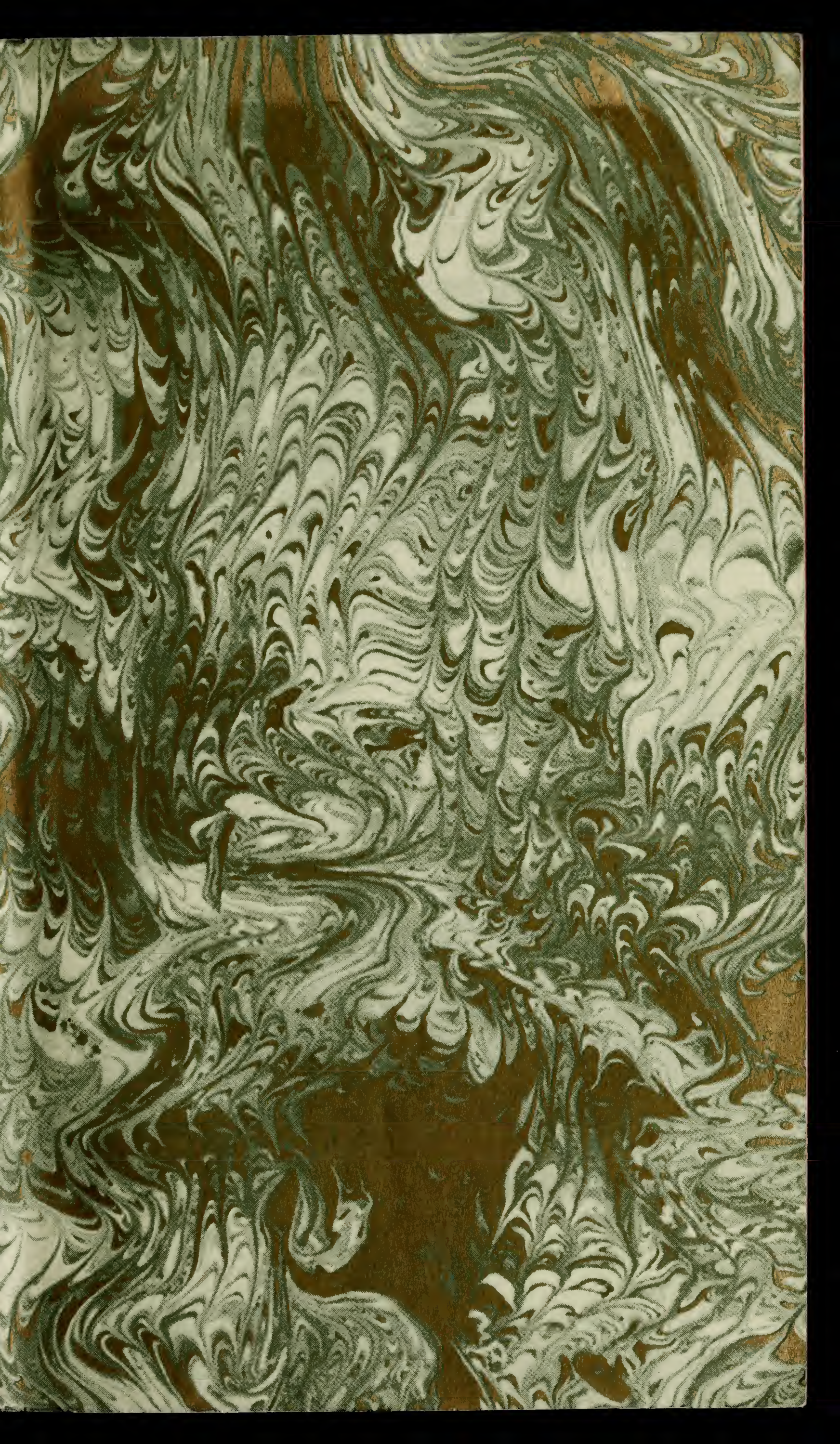


PRUDENT

MSC
ML
50.2
.J27
D38
1771

LES JARDINIERS,

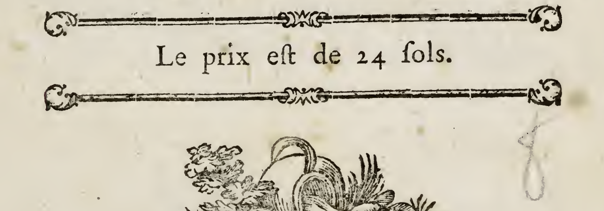
COMÉDIE

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,
MÊLÉE D'ARIETTES;

Par M. DAVESNE:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 15 Juillet 1771.

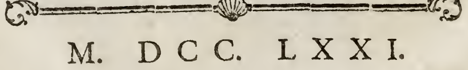
Jamais de la Nature il ne faut s'écarter.
Boileau, Art Poétique.



Le prix est de 24 sols.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine S.-Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

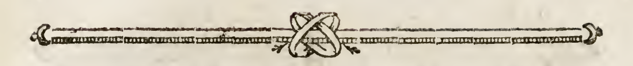
UPB



AU LECTEUR.

VOICI le premier Ouvrage de Théâtre qui paroît ſous mon nom. Quoique ce ne ſoit point mon coup d'eſſai en ce genre, des raiſons particulieres m'ont obligé juſqu'ici de garder l'anonyme. J'euſſe peut-être mieux fait de le garder encore, mais ces raiſons n'exiſtent plus; &, d'ailleurs, s'il y a quelque blâme à encourir, je ſuis le coupable; il vaut mieux que j'en ſois chargé qu'un autre.





ACTEURS.

THIBAUT, Jardinier, Pere de Colette.	*M. Nainville.*
PERRETTE, Femme de Thibaut.	*Madame Berard.*
COLIN, Garçon Jardinier de Thibaut, Amant de Colette.	*M. Fargès.*
COLETTE, Fille de Thibaut & de Perrette.	*Madame Trial.*
BERTRAND, ancien Garçon Jardinier de Thibaut.	*M. Suin.*

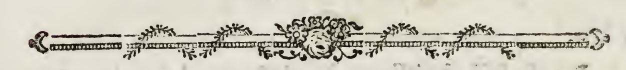
DEUX CAVALIERS DE MARÉCHAUSSÉE, Perſonnages muets.

La Scène eſt dans le Jardin de Thibaut.



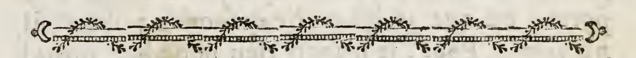
LES JARDINIERS,

COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente un Jardin ruſtique ; d'un côté eſt un puits couvert de feuillage, de l'autre une Maiſonnette de Jardinier : on voit dans le fond un Soleil couchant.



SCENE PREMIERE.

THIBAUT, *ſeul.*

(*Pendant la ritournelle, il tire de l'eau au puits ; & emplit ſes Arroſoirs.*)

ARIETTE.

QUE j'aime mon petit jardin !
Il me paye avec uſure,
La peine que j'endure

A le bêcher,
A l'arroſer,
Soir & matin.
Que j'aime mon petit jardin!
La richeſſe la plus pure
Semble naître ſous ma main.
Ah! que cette terre eſt bonne!
Pour l'eau que je lui donne,
Elle me fait boire du vin.
Que j'aime mon petit jardin!



Le Soleil baiſſe; il n'eſt pas loin de cinq heures: il faut que j'aille trouver le Bailli qui m'a fait demander pour affaire. (*En ſe retournant.*) Tiens Colin, acheve de.... où Diable eſt-il? Il étoit là dans l'inſtant; je parierois qu'il eſt à batifoler autour de ma fille. (*Il appelle.*) Colin!... Oh! il y eſt, il y eſt, j'en ſuis ſûr. Ahi! Ahi! Je vois bien qu'il faudra que je le mette à la porte, ou que je les marie enſemble; mais, il n'a rien.... Pouf! je n'avois rien non plus, quand je me ſuis marié: en ſuis-je mort? Me voilà. (*Il appelle plus fort.*) Colin! Colin!





SCENE II.

COLIN, THIBAUT.

COLIN, *tout essoufflé.*

ME voilà, Monsieur Thibaut.

THIBAUT.

Ah ! te voilà ! je le vois bien que te voilà ; mais, d'où viens-tu ? Ne t'avois-je pas dit ?...

COLIN.

C'est que j'étois allé aider à Colette.

THIBAUT.

Nous y voilà ; je m'en doutois : mais, écoute-moi : est-ce que tu ne pourrois pas te déshabituer d'être toujours comme ça fourré auprès de ma fille ?

COLIN.

Quel mal y fais-je ?

THIBAUT.

Mais je ne veux pas de tout ça, moi ; c'est mon idée : travaille.

COLIN.

Oh ! l'ouvrage ne me fait pas peur, vous le sçavez bien ; mais tenez, Monsieur Thibaut, j'en travaillerai encore de meilleur cœur, quand vous m'aurez donné Colette ; vous sçavez que vous me l'avez promise ?

THIBAUT.

Oui ! je ſçais, je ſçais ; ... mais travaille : te voilà bien huppé pour vouloir te marier !

COLIN.

Je ne ſuis pas riche ; mais ne craignez rien, Monſieur Thibaut.

ARIETTE.

Quand on aime ſon ménage,
Qu'on eſt jeune, & plein de ſanté ;
Qu'une femme nous engage,
Nous encourage,
On ſe ſent cœur à l'ouvrage,
Et l'on craint peu la pauvreté.
A Colette j'ai ſçu plaire,
Mon cœur d'elle eſt enchanté :
De bien qu'avons-nous affaire ?
J'ai deux bons bras, elle a de la beauté :
Voilà pour le néceſſaire,
Et pour la félicité.

Quand on aime ſon, &c.



Oui, quand Colette ſera ma femme, je ne veux plus que vous faſſiez rien, je me charge de toute la beſogne.

THIBAUT.

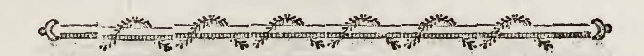
Tout ça eſt bel & bon, fort bon, très-bon ; mais travaille, travaille ; vous êtes jeunes tous deux, vous avez le tems d'attendre.

COLIN.

Oui, d'attendre que nous ne le ſoyons plus ! Je vous ai entendu dire à vous-même....

THIBAUT.

Tiens, j'ai affaire, je n'ai pas le tems de t'écouter : voilà ma femme, arrange tout ça avec elle, & qu'on me laiſſe tranquille.



SCENE III.

PERRETTE, THIBAUT, COLIN.

PERRETTE.

HÉ bien ! notre homme, tu ne penſes donc pas qu'il faut que tu ailles parler au Bailli ? Voilà cinq heures, va donc vîte ; je ſuis bien curieuſe de ſçavoir ce qu'il te veut.

THIBAUT.

Pourvu que ce ne ſoit pas quelque procès, quelque chicane.

PERRETTE.

Oh ! je ne crois pas ; celui qui eſt venu de ſa part avoit l'air trop gai.

THIBAUT.

Enfin nous ſçaurons ça ; j'y ſerois même déja ſans ce Colin qui me perſécute pour ſon mariage : il preſſe, il preſſe !

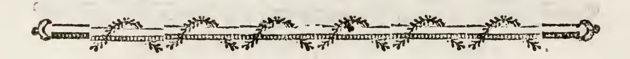
PERRETTE.

Hé ben, dame ! écoute donc, c'eſt ben naturel.

THIBAUT.

Oui, naturel de ſe marier avec rien ! Après tout, je ne m'en mêle pas, fais à ta fantaiſie ; s'ils ſont malheureux, ils ne s'en prendront pas à moi.

(*Il ſort.*)



SCENE IV.

PERRETTE, COLIN.

PERRETTE.

DAME ! Thibaut a raiſon ; pour ſe mettre en ménage il en coûte ; & puis on a des enfans, il faut les élever.

COLIN.

C'eſt pour ça, Dame Perrette, qu'on ne ſçauroit s'y prendre de trop bonne heure, on a le tems de les inſtruire: D'ailleurs, ce n'eſt pas le bien qui fait le bonheur de la vie ; s'il n'y avoit que les riches qui ſe marient, que deviendroit le monde ?

PERRETTE.

Ah ! c'eſt ben vrai, ça ; je l'ai toujours dit, moi : tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre, & contentement paſſe richeſſe ; il ne faut pas deman-

der ce qu'un homme a, mais ce qu'il ſçait faire.

ARIETTE.

Qu'a celle-ci ? Qu'a celui-là ?
Qu'a celui-ci ? Qu'a celle-là ?
Dans le mariage,
Il eſt d'uſage
De s'en tenir là.
Laiſſons aux Grands ces façons-là.
Mais chez nous, c'eſt une autre affaire :
Je veux de toi,
Veux-tu de moi ?
Parle à mon pere,
Parle à ma mere.
Et, ſans autre myſtere,
Chacun apporte ce qu'il a.

COLIN.

C'eſt la meilleure façon ; ſi je n'ai pas de bien, j'ai du ſçavoir faire, & de la bonne volonté ; c'eſt de quoi en gagner.

PERRETTE.

Oui, t'as raiſon, mon garçon ; de la bonne volonté & de l'économie ; car il faut de ça.

COLIN.

J'aurois dû être à mon aiſe, mais.... tout eſt dit, il n'y faut plus penſer.

PERRETTE.

Comment donc ? Conte-moi donc ça.

COLIN.

Ah ! ah ! on eſt jeune, on aime à courir.... à quinze ans je ſuis ſorti de chez mon pere, qui étoit un bon laboureur ; j'ai vu le pays : pendant mon voyage, mon pere eſt venu à mourir, & un oncle, (à qui Dieu le pardonne) qui m'a cru mort, ou qui en a fait ſemblant, s'eſt emparé de ce qui devoit me revenir.

PERRETTE.

Hé ben ! mais, eſt-ce que tu ne pourrois pas lui faire rendre....

COLIN.

Bon ! Où voulez-vous que je le prenne ? Je ne l'ai jamais vu, & l'on m'a dit qu'il étoit allé voyager à ſon tour. Quant à moi, j'en ſuis tout conſolé ; Colette me tiendra lieu de tout ; je n'aurois voulu être riche que pour elle : mais je ſuis jeune, fort, & le courage ne me manque pas.

PERRETTE.

C'eſt ben dit, mon enfant ; va, tu rendras notre fille heureuſe : Thibaut n'étoit pas plus riche que toi, quand nous nous ſommes mariés : hé ben ! il étoit tout comme ça, toujours gai, toujours content.

COLIN.

Il avoit raiſon, la gaieté eſt le baume de la vie.

PERRETTE.

Va, ne t'inquiette pas, je veux que nous nous réjouiſſions ben à ta nôce, j'y veux danſer dà, moi ;

nous aurons tous les violons du Village, & Grand-Pierre avec sa cornemuse ! .. Il me semble y être déja.

COLIN.

Il ne tient plus qu'à vous, Dame Perrette. M. Thibaut vous laisse la maitresse : terminons ça bien vîte.

PERRETTE.

Oh ! oui, oui; c'est ben mon avis, il ne faut pas que ces choses - là languissent ; je vas tant tourmenter Thibaut, que tu seras content ; acheve ton ouvrage pour qu'il soit content aussi, & sois tranquille.

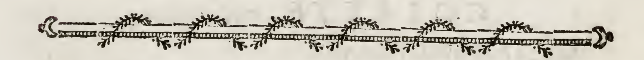
COLIN.

Ah ! Dame Perrette ! Vous me rendez la vie, vous me promettez-donc....

PERRETTE.

Si je te le promets ? Oh ! tu peux ben compter là-dessus ; va, laisse-moi faire.

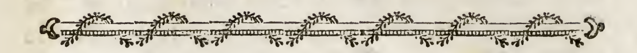
(*Elle sort.*)



SCENE V.

COLIN, *seul.*

QUE je vais travailler de bon cœur ! Oh ! quand Colette sçaura !....



SCENE VI.

COLETTE, COLIN.

COLETTE, *à voix baſſe & regardant de tous côtés.*

COLIN!... Mon pere eſt-il parti ?

COLIN, *courant à elle.*

Ah! Colette, viens que je te conte... O que je ſuis content!

COLETTE.

Quoi donc, Colin ?

COLIN, *avec la plus grande joie.*

Bonnes nouvelles! . . . C'eſt que tu ne ſçais pas..... ton pere.... ta mere.... il la laiſſe la maîtreſſe de tout, on va nous marier.

COLETTE, *naïvement.*

Quoi? tout-à-l'heure ?

COLIN.

Oh! non pas tout-à-l'heure, mais ça ne tardera pas: car ta mere vient de me promettre qu'elle alloit tout employer pour ça ; es-tu bien-aiſe, Colette ? (*Colette baiſſe les yeux d'un air honteux ſans répondre ; Colin continue avec inquiétude.*) Mais, tu ne me dis rien ? Eſt-ce que tu n'es pas charmée ? Tu rougis... tu baiſſes les yeux....

COLETTE, *avec un coup-d'œil expressif.*

Méchant !

COLIN.

Ah ! ma chere Colette !

(*Il lui baise la main à diverses reprises : quand il a cessé, Colette la retire comme par réflexion.*)

COLETTE.

Mais, mais, Colin, sçais-tu bien que tu n'es guere sage ?

COLIN.

Tiens, c'est que dans la joie où je suis !... Mais que je t'acheve-donc.... Oh ! notre nôce sera bien belle ; car ta mere veut avoir tous les violons du Village, elle veut y danser.

COLETTE.

Et moi, je serai bien brave ce jour-là ; car ma marreine m'a toujours promis que, quand je me marierois, elle me feroit présent d'un bel habit de nôce ; oh ! je m'en vais la voir pour lui annoncer....

COLIN.

Quoi ! tu veux déja me quitter, Colette ? Eh ! laisse là ton habit ; tu n'en as pas besoin pour paroître belle.

ARIETTE.

Quand on a le don de plaire,
Pourquoi de l'art emprunter le secours ?
Un cœur constant, une flâme sincere,
De la beauté sont les brillans atours ;
Ton corset fermé d'une rose,

Et le ruban qui suspend tes cheveux,
Ta colerette à demi close ;
Colette, faut-il autre chose
Pour charmer mon cœur & mes yeux ?



Oui, ma Colette, c'est toi, toi seule que j'aime.

COLETTE.

Mais Colin, il faudra toujours penser de même ; car quand tu seras mon mari, si tu venois à ne plus m'aimer.... Ah ! je le sens bien, elle en mourroit, ta Colette.

COLIN.

Pourrois-tu me soupçonner ?... Non, tu ne le crois pas ; tu te ferois injure à toi-même.

DUO.

Du feu qui brûle mon ame,
Rien ne peut rompre le cours :
{Colette, / Cher Colin,} ma vive flâme
Pour toi durera toujours.



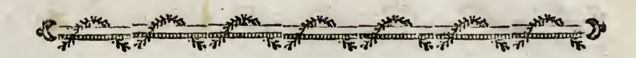
COLIN.

Je devois être heureux aujourd'hui ; c'est toi que j'ai vue la premiere ce matin.

COLETTE.

Et moi, c'est le chant du coq qui m'a éveillée.

SCENE



SCENE VII.

PERRETTE, COLIN, COLETTE.

PERRETTE, *sortant de la maison.*

HÉ ben ! je vous y trouve encore ! Tiens, Colin, tu n'es pas raisonnable ; non, tu n'es pas raisonnable ; il faut que je te dise ça. Tu sçais ben que Thibaut ne veut pas que vous soyez toujours comme ça ensemble.

COLIN.

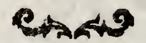
Ne vous fâchez pas, ma chere Madame Perrette : je m'en vais ; c'est que je contois à Colette....

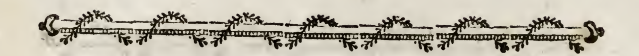
COLETTE.

Maman, c'est donc bien vrai qu'on va nous marier ? Est-ce pour bien-tôt ?

PERRETTE.

Oui, oui ; mais il faut obéir à ton pere : il n'entend pas que tu jases toute la journée avec Colin, & il a raison ; ce n'est pas ben non plus ; je ne peux pas le blâmer. Quand vous serez mariés, vous aurez tout le temps.





SCENE VIII.

THIBAUT, PERRETTE, COLIN, COLETTE.

THIBAUT, *entre en fredonnant un air.*

LERA leli lan la, &c.

PERRETTE.

Hé ben! notre homme, te voilà ben gai! quelles nouvelles?

THIBAUT, *à l'oreille de Perrette.*

Renvoye ta fille. (*Il continue ſon air en ſe promenant.*) La, la, la, la.... (*A Colin.*) Qu'eſt-ce que tu fais là, toi? eſt-ce-là ton ouvrage? va-t'en travailler.

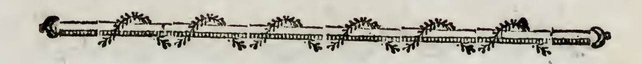
COLIN.

J'y vais, Monſieur Thibaut, j'y vais; mais vous n'oublierez pas....

THIBAUT.

Oui, oui; voilà qu'eſt bon; va-t'en, va-t'en toujours.





SCENE IX.

THIBAUT, PERRETTE, COLETTE.

THIBAUT.

JE n'oublierai pas !.... (*Il tire Perrette par la manche.*) Renvoye ta fille, je te dis ; j'ai à te parler. Leri tan ta leri, &c...

PERRETTE.

Colette, va-t'en là-haut ; tu verras si le souper s'apprête, tu mettras le couvert.

COLETTE.

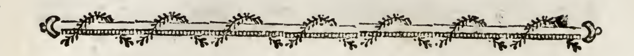
Maman, tandis que mon pere est de bonne humeur, parlez-lui.

PERRETTE.

Oui ; va-t'en, fais ce que je te dis.

(*Colette sort.*)





SCENE X.

THIBAUT, COLETTE.

PERRETTE, *avec empreſſement.*

AH ! çà, voyons, conte-moi donc : as-tu vu le bailli ? étoit-il chez-lui ? t'a-t-il parlé ? qu'eſt-ce qu'il t'a dit ?

THIBAUT.

Ta, ra, ta, ta, ta.... Doucement, doucement, femme ; car.... il faut aller doucement.

PERRETTE.

Allons, voyons, je t'écoute.

THIBAUT.

Primò, j'ai vu le Bailli, il m'a parlé, je lui ai parlé.... Que c'eſt un bien honnête homme que ce Monſieur le Bailli !

PERRETTE.

Tiens, je gagerois que tu as de bonnes nouvelles.

THIBAUT.

Doucement, doucement ; je te dis que j'ai à te parler.

PERRETTE.

Hé ben ! dis, dis.

THIBAUT.

Te ſouviens-tu d'un certain Nicolas Bertrand, notre ancien garçon Jardinier ?

PERRETTE.

Si je m'en ſouviens ! Ce brave garçon, qui aimoit tant Colette ? qui la faiſoit tant danſer ſur ſes genoux ?

THIBAUT.

Oui.

PERRETTE.

Il me ſemble le voir encore : il faut qu'il y ait pourtant ben huit ou neuf ans qu'il eſt parti ; il ne nous a pas donné de ſes nouvelles depuis, c'eſt ben mal.

THIBAUT.

Tu ſerois donc bien-aiſe d'en avoir ?

PERRETTE.

Oh ! oui ; j'en ſerois charmée.

THIBAUT.

Hé bien ! je veux t'en donner, & de bonnes ; tiens, regarde.

(*Il verſe de l'argent dans ſon chapeau.*)

PERRETTE.

Que vois-je ? eſt-ce un rêve ?

DUO.

THIBAUT.	PERRETTE.
Tu n'as jamais vu tant d'or,	J'en ſuis toute ébaubie.
Ta vue en eſt éblouïe.	C'eſt un tréſor.
Tiens donc encor.	Comment encor !
Encor,	C'eſt un tréſor.
Encor.	Encor !
Tu n'as jamais vu tant d'or,	C'eſt un tréſor.
Ta vue en eſt éblouïe.	J'en ſuis toute ébaubie.
Tiens donc encor,	Comment encor !
Encor.	C'eſt un tréſor.



PERRETTE.

Que veut donc dire tout ceci, notre homme ?

THIBAUT.

Que tôt ou tard un bien-fait n'eſt jamais perdu : j'ai rendu ſervice à Nicolas, j'étois pauvre, il a partagé ma miſere ; il eſt riche, il nous fait part de ſon bien; il épouſe Colette, nous irons tous vivre dans ſa métairie. Trois vignobles en Champagne! Voilà ſa lettre; & l'argent que tu vois n'eſt qu'un échantillon de ce qu'il veut faire pour nous.

PERRETTE.

Comment! eſt-ce qu'il eſt de retour ?

THIBAUT.

Il arrive, peut-être demain, peut-être aujourd'hui; écoute, écoute ce qu'il m'écrit.

(*Il lit.*)

» Tu crois peut-être, mon cher ami ;... *Son cher*

ami ! vois ſi je ments. » Tu crois peut-être, mon » cher ami, que je t'ai oublié? tu te trompes. Je » me ſuis toujours occupé de toi & des obligations » que je t'ai. J'ai cherché, depuis notre ſéparation, » à me procurer, par le commerce, une fortune » qui me mît à portée de m'acquitter envers toi; » j'ai eu le bonheur que tout m'a réuſſi; je viens » d'acquérir en Champagne une bonne métairie, » & trois vignobles où il ne tiendra qu'à toi de » vivre commodément. Si ta fille n'eſt pas ma- » riée, accorde-moi ſa main, & ne faiſons qu'une » même famille; j'ai chargé le Bailli qui te re- » metrra cette lettre, de te compter cinquante » piſtoles que je te prie d'accepter comme un à- » compte de ma reconnoiſſance. Adieu, mon cher » ami; j'embraſſe ma petite femme Colette, & » ſa chere Maman. J'arriverai peut-être auſſi-tôt » que ma lettre.

NICOLAS BERTRAND.

PERRETTE.

Que je ſuis contente! Que je l'embraſſerai de bon cœur! Mais, comment vas-tu faire? tu as promis à Colin.

THIBAUT.

Ça t'inquiette? quant à moi, ça ne m'embarraſſe guères; s'il n'eſt pas content, qu'il s'arrange.

PERRETTE.

Oui, mais....

THIBAUT.

Trois vignobles!

PERRETTE.

Colette va ſe chagriner ; car ils s'aiment, ces enfans.

THIBAUT.

Va, va, quand Colette ſe verra une groſſe Madame, elle ſe conſolera, je t'en réponds. Pour Monſieur Colin, je ſuis ſon ſerviteur, je n'irai pas manquer ma fortune pour lui. Quand je peux me voir Marguillier, & ma fille Dame de Paroiſſe, ne veux-tu pas que je préfere un garçon Jardinier ?

PERRETTE.

Vraiment, t'as raiſon : mais il faudroit lui tourner ça de maniere....

THIBAUT.

Sans contredit : je quitte le jardinage, je n'ai plus beſoin de lui, je le mets à la porte, & tout eſt dit.

PERRETTE.

Ah ! Thibaut, il faudroit plutôt....

THIBAUT.

Hé ! non, non : c'eſt arrangé ; &, pour ta fille, c'eſt à toi à lui faire entendre raiſon.

PERRETTE.

J'ai ben peur que ça ne nous baille du tintoin.

THIBAUT.

Trois vignobles ! Ah ! quand j'y penſe !

ARIETTE.

Quel plaiſir dans l'Automne
D'entendre des preſſoirs le cric, crac, le pan, pon;
Et de voir bouillir dans la tonne
La délicieuſe boiſſon
Que la vigne nous donne!
Quel plaiſir dans l'Automne, &c.



PERRETTE.

Ecoute-donc, ſi je diſois à Colin?...

THIBAUT.

Et! ne t'inquiette pas de Colin, j'en fais mon affaire. Parle à ta fille ſeulement, & ſi elle réſiſte, dis-lui que je lui parlerai, moi; dis-lui ça: je vais ſerrer mon argent & retourner chez le Bailli qui m'attend pour.... pour arranger tout ça.

(*Il ſort en chantant.*)

Quel plaiſir dans l'Automne!...



SCENE XI.

COLETTE, PERRETTE.

COLETTE, *accourant.*

AH! ma mere! j'ai tout entendu: qu'eſt-ce que c'eſt donc? mon pere dit qu'il va renvoyer Colin, qu'il ne veut plus que je l'épouſe?

PERRETTE.

Hé ben ! c'eſt vrai, ma fille ; mais conſole-toi, ta fortune eſt faite; Nicolas Bertrand arrive, il eſt riche, c'eſt lui qui va t'épouſer, nous irons tous vivre dans ſon bien : tu ſeras ben contente, quand tu te verras Dame d'un Château !

COLETTE.

Ah ! je ne ſerai jamais heureuſe, s'il faut que je renonce à Colin. Pauvre Colin ! Maman, vous qui êtes ſi bonne, pourrez-vous l'abandonner ?

PERRETTE.

Mais dame ! que veux-tu que je faſſe, moi ? tu vois ben que notre fortune à tous en dépend; tu as entendu ce que ton pere a dit : il faut être raiſonnable, ma fille : tu ſeras heureuſe avec Bertrand, c'eſt un ſi bon garçon ! Tu l'aimois tant ! te ſouviens-tu quand il te faiſoit ſauter ſur ſes genoux ? tu l'appellois ton mari.

COLETTE.

Dans ce tems-là je ne connoiſſois pas Colin.

PERRETTE.

Va, mon enfant, quand tu ſeras dans l'opulence, que rien ne te manquera, que tu te verras de beaux habits, de beaux meubles, tu ne penſeras plus à tout ça : il n'eſt rien que d'être riche.

ARIETTE.

Oui, c'eſt l'argent,
Ma chere enfant,
Qui fait la douceur du ménage ;

Quand on n'a rien,
C'eſt le tapage ;
Il faut du bien,
Dans le mariage.
L'amour, ſans un peu de cela *,
Se ſatisfera,
S'affoiblira,
Et finira :
Il reſtera
L'humeur,
L'aigreur :
On ſe mutine,
On fait la mine,
On ſe chagrine ;
L'argent adoucit le chagrin,
Et, quand le premier feu s'éteint,
Celui de la cuiſine
Va toujours ſon train.



COLETTE.

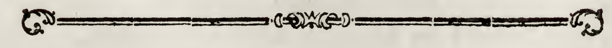
Cet argent, cette fortune, ne me feront jamais oublier Colin.

PERRETTE.

Bon ! bon ! tu le crois.

COLETTE.

Oh ! j'en ſuis bien ſûre !

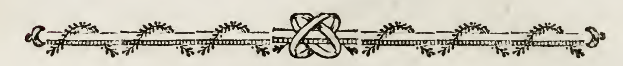


* Elle fait le geſte de compter de l'argent.

PERRETTE.

Écoute, il faut commencer par ne le plus voir : ton pere te le défend, il lui faut obéir & ne pas le faire mettre en colere. Ainſi, ſois ben ſage ; va, ma fille, ſois ben ſage ; tu n'en ſeras pas fâchée, & nous t'aimerons ben.

(*Elle ſort.*)



SCENE XII.

COLETTE, *ſeule.*

SUIS-JE aſſez malheureuſe ? De quoi ſe mêle ce Monſieur Bertrand, d'avoir fait fortune ? que ne garde-t-il ce qu'il a ? qu'en avions-nous beſoin ? O le maudit argent ! je voudrois qu'il n'y en eût pas dans le monde. On a beau dire : ſois bien ſage, ſois bien ſage !

ARIETTE.

Non, non, maman ne raiſonne pas bien ;
Quand on s'aime, on n'a beſoin de rien.
La richeſſe
Ne peut remplacer la tendreſſe ;
Si d'un époux, par malheur,
J'éprouvois la froideur,
Son indifférence,
Son inconſtance
Seroient des maux plus cruels à mon cœur,
Que ceux de l'indigence.

Non, non, maman, &c.



Pauvre Colin !.... Il étoit ſi content !.... Ah ! il en mourra ! (*Elle s'aſſied ſur une pierre proche le puits, & ſe couvre le viſage de ſon tablier.*) Mais... c'eſt lui que j'entends ! Ah, Dieux !

(*Elle continue de pleurer.*)



SCENE XIII.

COLIN, COLETTE.

COLIN, *entre en chantant.*

Non, non, Colette n'eſt point trompeuſe, &c.

AH ! te voilà Colette ? Monſieur Thibaut eſt ſorti en chantant, il a parlé à ta mere : as-tu ſçu... Mais, qu'as-tu donc ?... tu pleures ?... que t'eſt-il arrivé ?

COLETTE.

Ah, Colin !...

COLIN.

Hé bien ! acheve ;.... tu me fais frémir... daigne m'apprendre... daigne me raſſurer.

AIR.

Belle Colette, par pitié,
Dis-moi le ſujet de tes larmes ;

De toutes tes allarmes
Ne dois-je pas partager la moitié ?
Tu m'aimes bien : moi, je t'adore ;
Et, si tu veux ne pas changer,
Je ne connois aucun danger,
Que mon cœur puisse craindre encore.

COLETTE.

Non, non, tu ne dois rien craindre :
J'ai pour toi la même ardeur ;
Mais il n'est plus temps de feindre ;
Apprends donc tout mon malheur :
Hélas ! on veut me contraindre
A te bannir de mon cœur.



COLIN, *avec agitation.*

Te contraindre ?... Qui ! toi ? me bannir ! Ah ! Colette, explique-toi, que veux-tu dire ?

COLETTE, *en sanglottant.*

Oui, Colin, il n'est que trop vrai... Mon pere m'ordonne de ne plus penser à toi ; ma mere est de son avis ; un homme riche fait leur fortune, il arrive, & c'est lui qui doit m'épouser ; juge de mon désespoir, & si j'ai sujet de pleurer !

COLIN.

Quoi ! ton pere, dont j'ai la parole, voudroit m'obliger à renoncer à toi ! & ta mere, après m'avoir tant promis !... Non, je ne puis le croire ; & toi-même, Colette, pourrois-tu y consentir ? Mais... qu'as-tu répondu.

COLETTE.

Hélas! que pouvois-je répondre? j'ai prié, ſupplié, inutilement; & je n'ai eu recours qu'à mes larmes.

COLIN.

Hé bien! moi, à ta place, j'aurois répondu fermement : non, non, jamais.

COLETTE.

Eh! le pouvois-je? Songe donc que la fortune de mon pere, celle de ma mere, mon devoir...

COLIN.

J'entends, tu as conſenti : hé bien! Mademoiſelle, vous êtes votre maitreſſe;... votre parole, vos ſermens, je vous rends tout... j'en mourrai... Mais, qu'importe?

COLETTE, *redoublant ſes pleurs.*

O Ciel!... N'étois-je pas aſſez malheureuſe, ſans que tu viennes encore m'accabler de reproches? Ah, Colin! c'eſt bien dur de ta part.

(*Elle ſe raſſied.*)

COLIN.

Quoi! ma chere Colette, tu m'aimes donc toujours? Ah! ſi cela eſt...

COLETTE.

Tu ne le mérites guères en tout cas.

COLIN.

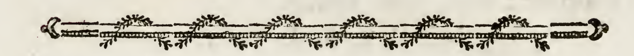
Hé bien! je t'ai offenſée, je l'avoue: mais, ma Colette, pardon, pardon; c'eſt à tes genoux que je veux l'obtenir.

COLETTE, *très-vivement.*

Ah! Colin, leve toi : voilà mon pere.

COLIN, *se relevant avec précipitation.*

Tant mieux, je vais lui parler.



SCENE XIV.

THIBAUT, PERRETTE, COLIN, COLETTE.

THIBAUT, *voyant Colin & Colette en désordre.*

Qu'est-ce que c'est donc que je vois là? Qu'est-ce que tout ça veut dire? Que faites-vous ici tous deux? (*A Colette.*) Allons, Mademoiselle, à la maison, tout-à-l'heure.

COLIN.

Non, Monsieur Thibaut, elle ne sortira pas; il faut auparavant que vous me disiez par quelle raison vous voulez obliger Colette à en épouser un autre, après me l'avoir promise.

THIBAUT.

Par quelle raison! mais, est-ce que j'ai des comptes à te rendre? voyez un peu ce drôle-là! par quelle raison!

COLIN.

COLIN.

Oui, vous me l'avez promiſe; Dame Perrette m'a donné ſa parole.

THIBAUT.

Hé bien! ſi elle te l'a donnée, je te la retire, moi: c'eſt ma fille, je crois! eſt-ce que je ne ſuis pas le maître de la marier à qui je veux? qu'as-tu à dire à ça?

COLIN, *outré.*

J'ai à dire, que c'eſt l'action d'un.....

THIBAUT, *s'approchant de Colin.*

D'un? d'un quoi? voyons, acheve donc.

PERRETTE.

Eh! doucement, Thibaut; il faut lui pardonner.

COLIN.

Oui, d'un homme ſans parole.

THIBAUT.

Oh! je ne m'en pique pas avec toi, & je m'en trouve bien.

COLIN.

Oh! ſi je m'en croyois!...

COLETTE.

Eh! que fais-tu, Colin? Eſt-ce en irritant mon pere que tu crois le fléchir?

PERRETTE.

Ecoute donc, Thibaut; il faut un peu de douceur.

COLIN, *faiſant effort pour ſe poſſéder.*

Monſieur Thibaut, parlons amicalement : vous ſçavez que depuis trois ans je vous ai ſervi avec fidélité.

THIBAUT.

Tu n'as fait que ton devoir : après?

COLIN.

Vous avez vu avec quel zele j'ai pris vos intérêts à cœur?

PERRETTE.

Ah! ça, c'eſt vrai; il faut lui rendre juſtice.

COLIN.

Vous m'avez toujours fait eſpérer que, pour récompenſer mes ſervices, vous m'accorderiez Colette; j'ai compté ſur votre promeſſe, je l'aime, j'en ſuis aimé, je ne pourrai vivre, ſi l'on me ſépare d'elle : auriez-vous le cœur de faire mon malheur & le ſien?

COLETTE, *aux genoux de Thibaut.*

Ah! mon pere! aurez-vous le courage de me rendre malheureuſe?

THIBAUT, *ſe retournant.*

A l'autre, à ſt' heure! qu'eſt-ce à dire malheureuſe? quand je te fais épouſer un homme qui

fait ta fortune & la mienne, qui a trois vignobles en Champagne, qui te fera Dame d'un Château, tu appelles ça te rendre malheureuse ! Allons, debout, debout, & qu'on marche à la maison. (*Colette s'achemine lentement vers la maison, puis elle revient. Thibaut continue :*) Et toi, comme je quitte mon métier, je n'ai plus besoin de toi ; qu'on se dépêche de faire son compte, que je te paye & qu'on décampe.

COLIN.

Hé bien ! puisque vous me réduisez au désespoir, vous serez cause que je ferai quelque coup de ma tête.

THIBAUT.

Tu en es bien le maître, ne te gêne pas.

COLIN.

Oui, & dans le moment, je vais aller m'engager.

COLETTE, *accourant.*

Ah ! Colin, ne fais pas ça !

PERRETTE.

Non, Colin, il ne faut pas faire ça.

THIBAUT.

Eh ! laissez-le faire, il ne faut pas gêner les volontés.

PERRETTE.

C'est que, vois-tu bien ! je serois fâchée que nous soyons la cause de son malheur.

THIBAUT.

Qu'appelles-tu? eſt-ce un ſi grand malheur d'être utile à ſa patrie?

(*Thibaut, en ſe retournant, voit Colin & Colette qui ſe parlent bas avec chaleur.*)

COLIN, *haut.*

Non, Colette, c'eſt inutile; j'y ſuis réſolu: mais mon rival aura à qui parler.

THIBAUT *va prendre Colette par le bras & la fait rentrer.*

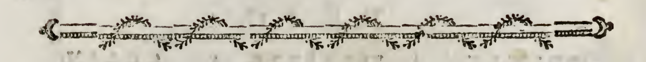
Comment! je t'y trouve encore! allons, vîte qu'on rentre, & qu'on ne me le faſſe pas dire encore une fois, ſinon.....

(*Colin ſe laiſſe aller ſur le puits, la tête dans ſes mains.*)

PERRETTE, *à Colin.*

Dame! mon enfant, quand tu te chagrineras, tu vois bien qu'on ne peut pas faire autrement.





SCENE XV.

THIBAUT, COLIN, PERRETTE.

THIBAUT.

ALLONS, allons, dépêchons, voyons ce que je te dois; & pour que tu ne puisses pas te plaindre de moi, je te donne mes vieux outils, la bêche, le rateau, le plantoir, toute la boutique; comme je ne m'en sers plus, tu n'as qu'à en faire ton profit.

COLIN, *se relevant avec fierté.*

Je ne veux rien de vous; après m'avoir ôté Colette, vos présens me porteroient malheur.

THIBAUT

Ah! tu fais le fier! tu me refuses! hé bien! tu ne les auras pas; car je vais tout jetter à l'eau.

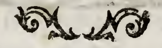
PERRETTE.

Pourquoi donc ça, Thibaut?

THIBAUT.

Parce que je ne veux plus seulement les voir.

(*Il prend ses outils de Jardinier, en brise une partie, & jette l'autre dans le puits.*)



TRIO.

THIBAUT.	PERRETTE.	COLIN.
Détruisons tous ces objets : Qu'on ne m'en parle jamais.		Oui, je m'en vais : On ne me reverra jamais.
	Qu'est-ce donc que tu fais ? A-t-on vu chose pareille ?	M'ôter tout ce que j'aimois ! L'injustice est sans pareille.
N'étourdissez pas mon oreille. Qu'on me laisse en paix.		
Paix, paix, paix, paix; Je sçais ce que je fais.	Pauvre garçon !	Non, non, non, non, On ne me reverra jamais.
	Nous ne le reverrons jamais !	
Le Plantoir, L'Arrosoir,		Je suis au désespoir !
	Il est au désespoir.	Mon seul espoir
La Bêche & le Rateau, Tout ira dans l'eau, Oui, tout dans l'eau.	Thibaut ! Thibaut ! Quoi ! tout dans l'eau !	Est le tombeau, Oui, le tombeau.

(*Thibaut rentre avec Perrette ; Colin, furieux, sort par le côté opposé.*)

Fin du premier Acte.





ACTE II.

Il eſt huit heures du matin ; le Soleil eſt déja à une certaine hauteur.



SCENE PREMIERE.

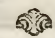
COLIN, *ſeul, en habit de Soldat ; il rêve, & va çà & là, d'un air agité.*

C'EN eſt donc fait ! je ſuis Soldat ; .. & demain je pars... Mais partir ſans voir Colette !... Sans la voir ! ſans lui dire adieu !... Ce ſeroit le dernier !.. Mais elle va pleurer, gémir, ſe déſeſpérer ; je ne pourrai jamais ſoutenir.... Non ; il vaut mieux lui éviter.... Ah, malheureux !

RÉCITATIF.

Je ſens que le chagrin me tue :
Oui, je crois que, dans ma fureur,
Si mon rival ôſoit ſe montrer à ma vue !...
Mais malgré moi, dans le fond de mon cœur.

Certaine voix me crie, arrête !
C'eſt le Bienfaiteur de Colette ;
Et tu pourrois ! . . . Pauvre Colin !
Que faire ? Et quel eſt ton deſtin !

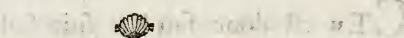


ARIETTE.

Non, je n'ai rien à ménager :
J'ai tout perdu, Colette m'eſt ravie !
Si je ſupporte encor la vie,
C'eſt dans l'eſpoir de me venger.

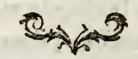
J'allois poſſéder ma Colette ;
Hier encor je me croyois heureux !
Tout ſembloit protéger mes feux,
Et mon ame étoit ſatisfaite.
Aujourd'hui, quel revers affreux !
Mon infortune eſt complette !

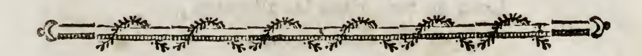
Non, je n'ai, &c.



Oui, mon parti eſt pris ; duſſé-je périr... Mais quelqu'un vient, je tremble : ah ! Dieux, c'eſt elle !

(*Il ſe laiſſe aller contre un arbre, le viſage appuyé ſur ſes mains.*)





SCENE II.

COLETTE, COLIN.

COLETTE, *effrayée, qui ne reconnoît pas Colin.*

QUE faites-vous là, Monſieur ? qu'eſt-ce que vous demandez ?

COLIN *s'avance vers elle ; Colette recule.*

Colette!..

COLETTE.

Je ne vous connois pas, Monſieur. (*Elle appelle.*) Mon pere !

COLIN.

Eh quoi ! Colette, que crains-tu ? c'eſt moi, c'eſt ton amant.

COLETTE.

Qu'entends-je ? quoi ! ſeroit-il poſſible ! Il eſt Soldat ! Ah ! Colin, qu'as-tu fait !

(*Elle tombe dans les bras de Colin.*)

ARIETTE.

Je n'en puis plus, mon cœur me laiſſe.
Eſt-il un plus triſte ſort ?
Ah ! pour prix de ma tendreſſe,
Colin, tu me donnes la mort.

Loin de toi, dans les allarmes,
Quel sera mon recours?
Tremblante pour tes jours,
Les miens couleront dans les larmes.

Je n'en puis plus, &c.



COLIN.

J'avois prévu tes pleurs, j'aurois peut-être dû te les éviter; mais je n'ai pu me résoudre à partir sans te dire un dernier adieu.

COLETTE.

Un dernier adieu! & tu pars?

COLIN.

Demain.

COLETTE.

Demain?

COLIN.

Oui, demain: mais c'est aujourd'hui qu'on attend mon rival, je ne partirai pas sans être vengé.

(*On entend du bruit dans la maison, comme des acclamations de joie.*)

COLETTE.

J'entends du bruit, je tremble qu'on ne vienne; je serois perdue, si l'on nous voyoit ensemble.

COLIN.

Si ce pouvoit être lui!.... Je le voudrois.

COLETTE.

Qu'est-ce que tu voudrois faire? Ah! Colin,

ſi tu as quelqu'amitié pour moi, va-t'en, je t'en prie, va-t'en.

COLIN.

Tu me chaſſes, Colette!

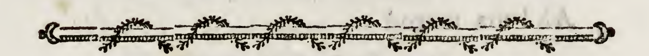
COLETTE.

Il le faut; je t'en conjure, veux-tu me perdre?

COLIN.

Non, je veux t'obéir: mais...

(*Colin ſort.*)

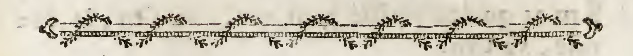


SCENE III.

COLETTE, *ſeule.*

ENFIN le voilà parti; ah Ciel! je ſuis toute tremblante.





SCENE IV.

PERRETTE, COLETTE.

PERRETTE.

COLETTE, Colette ! Où es-tu ? viens donc vîte, Bertrand eſt-là, il vient d'arriver.

COLETTE, *pleurant.*

Ah ! ma mere !

PERRETTE.

Hé ben ? Qu'eſt-ce que t'as, pourquoi pleurer ?

COLETTE.

Colin. . . . .

PERRETTE.

Oh ! encore Colin ! Tu ſçais ben pourtant ce que tu m'avois promis.

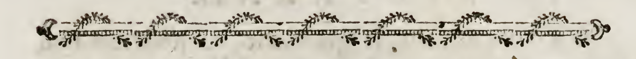
COLETTE, *ſanglottant.*

Il eſt. . . . il eſt Soldat !

PERRETTE.

Comment, Soldat ! Mais ne pleure donc pas, il ne faut pas paroître comme ça devant Bertrand : viens eſſuyer tes larmes, viens me conter ça.

(*Elles paſſent dans le Jardin. Thibaut & Bertrand ſortent de la Maiſon.*)



SCENE V.

THIBAUT, BERTRAND.

(*Thibaut tient une bouteille ſous ſon bras gauche, ſon verre de la même main : l'autre eſt paſſée au cou de Bertrand ; le premier vers du Duo ſe dit dans la maiſon.*)

DUO.

Ne parlons plus de quittance :
De l'amitié reſſerrons le lien.
Le plaiſir de faire du bien
Doit tenir lieu de récompenſe.



THIBAUT.

MON cher Bertrand, mon bon ami ! Encore un petit coup, ça délaſſe.

(*Il verſe.*)

BERTRAND.

Volontiers : (*Après avoir bu.*) Ah ! je me reconnois ; oui, c'étoit-là où je ſerrois ma bêche, mon rateau : tout eſt encore dans le même état.

THIBAUT.

Mon ami, c'eſt que la maiſon d'un pauvre homme eſt toujours la même. Mais, je n'en reviens pas ; tu es riche, je ſuis pauvre, & tu ne m'as pas oublié !

BERTRAND.

Si j'étois né dans la grandeur, tu pourrois t'en étonner : mais j'ai été élevé au Village, j'en conſerverai toujours les mœurs; d'ailleurs, eſt-ce être heureux que de jouir ſeul de ſa fortune, ou de n'en faire part qu'à des gens qui n'en ont que faire ?

THIBAUT.

Voilà pourtant le monde!

BERTRAND.

Mais, où eſt donc Colette ? Je meurs d'envie de la voir; elle doit être bien grandie ?

THIBAUT.

Je t'en réponds: & puis c'eſt moriginé, ça vous a des façons.... c'eſt que j'ai élevé ça, tu ſens bien.... Oh ! c'eſt un beau brin de fille! Tu vas la voir, elle ne tardera pas; ſa mere eſt allée la chercher. Ah ! çà, pour en revenir.... Nous avons encore du vin; (*Il verſe.*), à ta ſanté.

BERTRAND.

Et à celle de Colette.

THIBAUT.

Oh ! tu vas la voir; (*Il va poſer la bouteille & les verres ſur la pierre du puits*). Pour le départ, quand tu voudras; moi, rien ne m'arrête; ſi tu veux, dès demain.

BERTRAND.

Demain, c'eſt bien prompt : j'aurois quelques affaires....

THIBAUT.

Hé bien! quand tu voudras; mais le plutôt feroit le mieux; c'eft que je fuis envieux de te voir faire le gros dos dans ta Seigneurie.

BERTRAND.

Que dis-tu, mon ami? Ce n'eft point une Seigneurie : c'eft une bonne roture; trente arpens de vignes....

THIBAUT.

Trente arpens de vignes! (*Il court chercher la bouteille.*) Ah! mon ami, achevons la bouteille. (*Après avoir bu.*) Trente arpens de vignes!

BERTRAND.

Et cent arpens de terres labourables; cela vaut toutes les Seigneuries du monde.

ARIETTE.

Une fertile Métairie,
De nos foins nous rend la valeur;
D'une brillante Seigneurie,
Il ne nous refte que l'honneur.
Un Intendant, un Receveur,
Des Gardes, des Chiens, un Piqueur,
Vous en emportent le meilleur.
Un Payfan vous tracaffe,
Sur vous votre voifin chaffe;
Tout cela donne de l'humeur.
Je veux dans la prairie
Mener moi-même mes troupeaux;
Et voir paître l'herbe fleurie,

A mes Brebis, à mes Agneaux.
Des habitans d'un Village
Que m'importent les reſpects,
Quand j'aurai leur cœur pour gage
De mes bienfaits?



THIBAUT.

Tu as raiſon, c'eſt bien dit; nous jouirons de la vie: point d'inquiétude, de la liberté, de la gaieté, ſur-tout de bon vin. Nous ſerons à la ſource, & c'eſt un point eſſentiel; car moi, vois-tu!...

AIR.

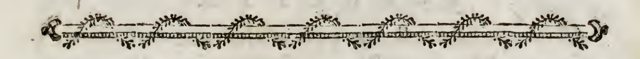
Je tiens qu'il faut que le bon vin
Coule à longs traits dans un feſtin;
J'aime à boire
A ma liberté;
Et les ſeuls mets dont on doit faire gloire,
Sont l'appétit & la gaieté.



Il me ſemble que j'y ſuis déja!.. Mais, tiens, tiens, voilà notre fille.



SCENE



SCENE VI.

COLETTE, PERRETTE, THIBAUT, BERTRAND.

THIBAUT.

ALLONS, Colette, approche, approche : (*En montrant Bertrand.*) le voilà pourtant ; embrasse ton mari, fais-lui ton compliment.

BERTRAND, *embrassant Colette.*

Permettez, ma chere Colette.....

THIBAUT.

Eh! oui, oui, on te le permet. (*À Colette.*) Mais tu ne dis rien, toi : te voilà comme une sotte ; est-ce comme ça qu'on reçoit notre ami, notre gendre ?

COLETTE, *embarrassée.*

Mon Pere....

THIBAUT.

Sans doute, fais lui ton compliment ; dis-lui que tu es charmée de le voir.

COLETTE, *à Bertrand.*

Monsieur....

THIBAUT, *contrefaisant Colette.*

Mon Pere! .. *Monsieur!* Est-ce comme ça qu'on parle ? Tu as si bonne langue ordinairement.

PERRETTE.

C'eſt qu'elle eſt un peu intimidée : il faut excuſer ça, Monſieur Bertrand ; & puis, elle a quelques petits chagrins.

THIBAUT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que des chagrins ? (*Il tire Perrette par la manche.*) Que veux-tu dire, toi ?

PERRETTE.

Oui, oui, nous te conterons ça.

THIBAUT, *bas à Perrette.*

Veux-tu te taire. (*Colette ſe retourne & eſſuie ſes yeux avec ſon tablier.*)

BERTRAND.

Vous ! des chagrins, belle Colette ?... Quoi ! vous pleurez ! Daignez me confier le ſujet de vos peines, & croyez que, s'il eſt en mon pouvoir, je ne négligerai rien pour les faire ceſſer.

COLETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monſieur.

BERTRAND.

Non ; ce que je vous dis eſt ſincere : regardez-moi comme votre meilleur ami.

PERRETTE.

Tenez, je m'en vais vous dire ce qui la chagrine, moi ; & vous ne pourrez pas la blâmer.

THIBAUT, *tirant encore la manche de Perrette.*

Veux-tu te taire.

PERRETTE.

Non, non ; laiſſe-moi dire, je ne dirai que ce

qu'il faut ; je ne ſuis pas une bête, peut-être. (*A Bertrand.*) C'eſt que nous avions un garçon Jardinier, nommé Colin, un bon enfant, qui nous aimoit ben ; quand il a ſçu que nous allions partir, ça lui a fait tant de peine de nous quitter, que par déſeſpoir il eſt allé s'engager ; enfin, le voilà Soldat, Colette a bon cœur, & c'eſt ce qui lui fait de la peine.

THIBAUT.

Ouf...

BERTRAND.

L'action de ce Colin prouve qu'il vous étoit attaché : Colette a raiſon d'y être ſenſible, cela fait l'éloge de ſon ame : mais conſolez-vous, Colette ; je vois que, ſans le vouloir, c'eſt moi qui ſuis cauſe de ce malheur-là : c'eſt à moi à le réparer. (*A Thibaut.*) Mon ami, cours vîte chez le Bailli de ma part, dis-lui qu'à quelque prix que ce ſoit il m'ait le congé de ce jeune homme ; & ne reviens pas ſans l'apporter, je t'en prie.

COLETTE, *avec un tranſport de joie.*

Ah ! mon cher Monſieur Bertrand, quelle obligation !....

PERRETTE.

Ma foi, voilà ben ce qui s'appelle un cœur de Roi.

THIBAUT.

Mon ami, tu m'étonnes toujours !

BERTRAND.

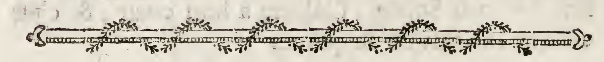
Tréve de remercîmens ; ſi j'oblige Colette, je

ſuis trop payé : mais, je t'en prie, ne perds point de tems.

THIBAUT.

Non, non ; j'y cours.

(*Il ſort.*)



SCENE VII.

PERRETTE, BERTRAND, COLETTE.

PERRETTE.

VOus venez de faire notre fille ben contente, Monſieur Bertrand ; je vous en aſſure. N'eſt-il pas vrai, Colette ?

COLETTE, *avec un gros ſoupir.*

Ah ! oui, ma mere.

PERRETTE.

Hé ben ! allons, ſois donc gaie ; quel bon mari tu vas avoir là ! Tu vois ben que ton Pere avoit raiſon de te dire que tu ſerois heureuſe avec lui.

BERTRAND.

En auriez-vous douté, Colette ? Vous m'auriez mal connu ; en demandant votre main, je n'ai voulu que votre bonheur, & ce n'eſt qu'en le faiſant que je puis aſſurer le mien.

COLETTE, *héſitant.*

Je vous ſuis bien obligée, Monſieur Bertrand : ſi je ſçavois comment.... reconnoître....

PERRETTE.

Mais allons donc, il ſemble que tu ne ſçais pas parler; en vérité, je ne te comprends pas, moi.

BERTRAND, *à part, tandis que Perrette parle bas à Colette.*

Ahi, ahi ! j'ai quelque ſoupçon que ce Colin.... il faut m'en aſſurer. (*Haut.*) Madame Perrette, j'aurois une grace à vous demander.

PERRETTE.

Comment, des graces ! Mais vous vous moquez de moi : n'êtes-vous pas le Maître ici, notre gendre ? Ne vous gênez pas, vous n'avez qu'à parler.

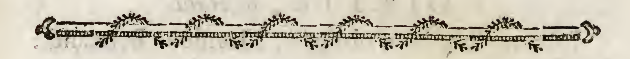
BERTRAND.

Ce ſeroit de me permettre un moment d'entretien avec Colette.

PERRETTE.

Ah ! çà, c'eſt tout ſimple : les amoureux ont toujours quelque choſe à ſe dire; & les meres gênent, n'eſt-il pas vrai ? Ah ! frippon, je te devine. (*Elle donne de petits ſoufflets à Bertrand.*) Allons, je vous laiſſe conter vos petites raiſons.

(*Elle ſort, après avoir dit quelques mots à l'oreille de Colette.*)



SCENE VIII.

BERTRAND, COLETTE.

BERTRAND.

HÉ bien ! ma chere Colette, il y a long-temps que nous nous connoiſſons ; mais vous étiez ſi jeune alors !.... Vous m'aviez oublié, n'eſt-ce pas ?

COLETTE.

Pardonnez-moi, Monſieur, je me ſouviens bien...

BERTRAND.

Arrêtez, je ne ſuis point Monſieur pour vous : ſongez que c'eſt Nicolas Bertrand qui vous parle, qui ne veut que votre bien.

COLETTE.

J'en ſuis bien perſuadée ; auſſi ſerois-je bien ingrate, ſi, après tant d'obligations....

BERTRAND.

Eh ! non, non, point d'obligations ; en vous faiſant du bien je m'acquitte de ce que je dois à votre pere, & je me ſatisfais. Ce n'eſt pas là ce dont il s'agit ; je vais vous parler à cœur ouvert, parce que, au terme où nous en ſommes, il eſt bon de ſe connoître. Je ſuis riche ; je dis riche, parce que ma fortune eſt au-deſſus de mon ambition : je pourrois être heureux ; mais je ſens que

c'eſt ne l'être qu'à moitié, quand on n'a perſonne qui partage notre bien-être; j'aurois pu épouſer une Demoiſelle, je ne ſerois pas le premier Payſan qui auroit fait cette ſottiſe-là, & qui s'en ſeroit repenti; mais je tiens qu'il faut qu'on s'allie avec ſes égaux, quant à la naiſſance: pour le reſte, s'il eſt agréable de recevoir, il eſt plus agréable de donner, & par-là l'on eſt quitte. J'aurois pu de même employer mon argent à me faire moquer de moi, acheter quelque fief, quelque ſeigneurie, &, au moyen d'un *De*, ajoûté à mon nom, devenir un petit tyran, comme tant d'autres! Mais le métier de cultivateur eſt plus de mon goût, & je croirai toujours que l'emploi de nourrir les hommes eſt plus beau que celui de les tourmenter.

COLETTE.

On ne peut mieux penſer; de pareils ſentimens ſont bien dignes de vous.

BERTRAND.

Ma chere Colette, ſi vous leur trouvez du rapport avec les vôtres, j'en ſerai charmé; car je ſens qu'il me ſeroit impoſſible d'en changer: vous voyez que je vous parle vrai, j'attends de vous la même franchiſe; j'ai la parole de votre pere, il me donne votre main: mais c'eſt de vous que je veux la tenir; mon deſſein n'eſt que de vous rendre heureuſe, & perſonne ne ſçait mieux que vous ce qui peut faire votre bonheur.

COLETTE.

L'obéiſſance que je dois à mon pere....

BERTRAND.

Je vous en dispense : dans un marché comme le nôtre, c'est le goût, & non l'obéissance qui doit déterminer. Vous êtes jeune, aimable ; &, sur ces deux articles-là, je sçais me rendre justice : je voudrois donc que vous me disiez tout naïvement, si vous ne vous faites pas un peu de violence en consentant à notre union ?

COLETTE, *après un soupir.*

Monsieur Bertrand, vous êtes un si honnête homme ! Ne me refusez-pas. . . .

BERTRAND.

Moi, vous refuser ! Ma chere Colette, vous oubliez que je suis votre ami ; ouvrez-moi votre cœur, parlez : que désirez-vous ?

COLETTE.

Accordez-moi quelques jours ; &, sur-tout, que mon pere ignore que c'est moi qui vous les demande.

BERTRAND.

Quand il le sçauroit ? ....

COLETTE.

Je serois perdue, Monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Hé bien ! ne craignez-rien ; vous voulez faire vos réflexions ? consultez-vous, rien de plus juste. Voilà qui est dit ; changeons de propos, parlons de ce Colin. (*Il observe Colette.*) Moi, son action me charme : ce garçon-là me paroît avoir un bon cœur, & je l'aime sans le connoître.

COLETTE, *avec vivacité.*

Ah! ſi vous le connoiſſiez, vous l'aimeriez bien davantage.

BERTRAND.

Je n'en doute pas, je le crois fort aimable.

COLETTE.

Oh! tout-à-fait; il eſt ſi doux, ſi obligeant!

BERTRAND.

Jeune, ſans doute?

COLETTE.

Vingt-trois ans.

BERTRAND.

Et d'une figure intéreſſante?

COLETTE.

On ne peut davantage; ſon air prévient d'abord.

BERTRAND.

En ce cas, cela vous faiſoit une ſociété fort agréable; je ſuis bien ſûr que vous viviez de la meilleure intelligence du monde?

COLETTE.

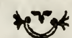
Jamais nous n'avons eu le moindre différend. Le pauvre garçon! Il n'y avoit rien qu'il n'imaginât pour me plaire; auſſi jamais, non, jamais je n'oublierai tout ce qu'il a fait pour moi.

ROMANCE.

Lorſque j'avois du chagrin,
Colin en avoit davantage;
Et, ſi j'avois l'air ſerein,
On le voyoit ſur ſon viſage.
Ah! le bon cœur que Colin!
Chaque inſtant un nouveau ſoin,
De ſon zèle étoit le gage.
Ah! le bon cœur que Colin!

Un jour mon joli ſerin
S'étoit échappé de ſa cage;
Colin, voyant mon chagrin,
Courut ſans tarder davantage.
Ah! le bon cœur que Colin!
Il ſçut l'attraper enfin,
Mais il revint tout en nage.
Ah! le bon cœur que Colin!

Remettois-je au lendemain
Quelques ſoins de mon jardinage?
Il ſe levoit plus matin,
Et vîte achevoit mon ouvrage.
Ah! le bon cœur que Colin!
Pour ſa ſœur, un frere enfin
N'en eût pas fait davantage.
Ah! le bon cœur que Colin!



BERTRAND.

Et ſans doute, vous n'étiez point ingrate à toutes ces preuves de bon cœur?

COLETTE.

Ingrate ! je ne l'ai jamais été avec perſonne.

BERTRAND.

Fort bien : donc vous ne voudriez pas l'être avec moi, qui vous veux tant de bien, & qui ne déſire que de vous en donner des preuves ?

COLETTE.

Avec vous ! le Ciel m'en garde.

BERTRAND.

Hé bien ! ſi vous voulez que je vous croye, ne me cachez rien : convenez que Colin.... Mais ſoyez ſincere ; & ſongez que la vérité eſt pour vous & pour moi de la plus grande conſéquence.

COLETTE.

Vous me faites trembler !

BERTRAND.

Non ; c'eſt un ſecond pere qui vous parle : allons, avouez-moi franchement que vous aimez Colin, & que vous en êtes aimée.

COLETTE, *très-vivement.*

Ah ! Monſieur Bertrand, gardez-vous bien de dire cela devant mon pere : il croiroit que je vous l'ai dit, & je ſerois grondée.

BERTRAND.

Il ſuffit : je ne vous en demande pas davantage. Allez, Colette, ſoyez tranquille ; je vous réponds du ſecret.

COLETTE.

Vous ne voudriez pas me faire de peine ? je ſuis déja aſſez malheureuſe.

BERTRAND.

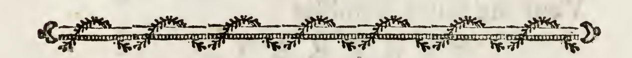
Ma chere Colette, ſi j'ai été aſſez mal-adroit pour vous cauſer quelques chagrins, j'eſpere être aſſez heureux pour les réparer ; je le dois, & je vous en donne ma parole.

COLETTE.

Quoi! vous ſeriez aſſez-bon!... Ah! que je vais vous aimer!

BERTRAND.

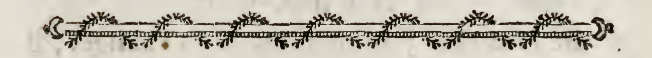
C'eſt une obligation que j'aurai à Colin; mais n'importe. Rentrez, Colette; j'attends votre pere: il n'eſt pas à propos qu'il nous trouve enſemble; & comptez ſur ma promeſſe.



SCENE IX.

BERTRAND, *ſeul, ſe promenant après un peu de ſilence.*

JE m'en étois douté.... Un intérêt auſſi vif.... Au fait, je me ſçais bon gré de cet éclairciſſement. Pauvres enfants! ... j'allois faire deux malheureux; & moi-même, je n'aurois pas tardé à faire le troiſième. Il faudra trouver quelque biais avec Thibaut... Mais on vient; c'eſt lui.



SCENE X.

THIBAUT, BERTRAND.

BERTRAND.

HÉ bien ! mon ami, as-tu de bonnes nouvelles ?

THIBAUT, *d'un air agité.*

Oui, oui, j'en ai de belles !

BERTRAND.

Comment ?

THIBAUT.

Ma foi, ſans le Bailli... Mais tu n'as rien à craindre. Nous y avons mis ordre.

BERTRAND.

Que veux-tu dire ? & le congé ?

THIBAUT.

Eh ! je l'ai le congé, je l'ai, dont bien me fâche ; ſi j'avois ſçu ce que je ſçais, je n'aurois pas couru ſi vîte. Apprends donc que ce coquin de Colin pour qui tu as la bonté.... Oh ! tu es bien payé de tes bons offices ! Il t'en préparoit un autre congé, lui !

BERTRAND.

Qu'eſt-ce à dire ? explique-toi.

THIBAUT.

Hé bien ! oui ; au moment où tu l'obliges, il te guétoit pour te faire un mauvais parti.

BERTRAND.

A moi ?

THIBAUT.

A toi-même : il s'en est vanté dans tout le Village : ce drôle-là s'étoit fourré dans la tête de s'amouracher de ma fille, & prétendoit te la disputer : là, que dis-tu à ça, toi ?

BERTRAND, *froidement.*

Mais, je dis que cela me paroît fort naturel ; s'il aime Colette, elle mérite bien qu'on la dispute. Au fait, tu as son congé ?

THIBAUT.

Oui ; tiens, le voilà, son diable de congé.

BERTRAND.

Donne ; il me tarde de tranquilliser Colette.

(*Bertrand lit le congé dans un coin du Théâtre, sans faire attention à ce que dit Thibaut.*)

THIBAUT.

Oh ! il le paiera cher, va ! car j'ai retourné chez le Bailli, qui va le faire coffrer, pour lui apprendre à parler.

BERTRAND, *continuant de lire.*

Fils de Louis Bertrand..... Ciel ! seroit-il possible ?

THIBAUT.

Oh ! ça n'est que trop possible : mais, comme

je t'ai dit, tu n'as que faire d'avoir peur : le Bailli eſt un homme ! .... Il l'eſt peut-être déja.

BERTRAND, *à part.*

Colin eſt mon neveu ; je n'en puis douter : ô jour heureux !

THIBAUT.

Ma foi, oui ; c'eſt heureux ! ſi je n'avois pas fait autant de diligence pourtant....

BERTRAND, *prenant la main de Thibaut.*

Mon ami, écoute, écoute-moi bien ; tu peux me rendre un ſervice....

THIBAUT.

Hé ! non ; tout eſt arrangé. Te voilà tout troublé, ſois tranquille : il eſt peut-être niché au moment où je te parle : & puis, nous partirons après-demain : où veux-tu qu'il t'aille chercher ?

BERTRAND.

Il n'eſt pas queſtion de peur de ma part. M'en crois-tu capable ? Écoute-moi ſeulement ; tu ſçais quels ſont mes engagemens avec toi, tu ſçais ce que je t'ai promis ? je te tiendrai ma parole en tout ; excepté d'épouſer ta fille. Colin la mérite mieux que moi, il faut la lui donner.

THIBAUT, *très-étonné.*

Qui ? moi !... ma fille !...

BERTRAND.

Oui.

THIBAUT.

Ma fille ! .... à Colin ?

BERTRAND.

Oui, à Colin ; & je me charge de la dot.

THIBAUT.

Cela me confond : mais, eſt-ce que ta tête.... par fois....

BERTRAND.

Ma tête ne fut jamais plus ſaine ; ſonge qu'il y va de notre bonheur à tous.

DUO.

THIBAUT.	BERTRAND.
Mais, mon ami, tu n'es pas ſage :	Suis mon conſeil, il eſt fort ſage.
Y penſes-tu ?	Faiſons cet heureux mariage,
J'enrage !	
Moi, donner ma fille à Colin !	Et qu'il ſoit conclu dès demain.
J'aimerois mieux, dans ma rage,	Tu t'en défends en vain.
L'étrangler de ma main.	
Y penſes-tu ?	Tu t'en défends en vain.
Moi, donner ma fille a Colin !	Suis mon conſeil, il eſt fort ſage.
Y penſes-tu ?	Tu t'en défends en vain.
Non, mon ami, tu n'es pas ſage.	J'ai dans ma main De quoi te rendre ſage.

BERTRAND.

Hé bien ! lis ce congé ; apprends que Colin eſt mon neveu ; que j'ai dans mes mains la ſucceſſion de ſon pere, & que j'y joins la mienne.

THIBAUT.

Lui! Colin, ton neveu!... Mais es-tu ſûr? ...

BERTRAND.

Lis ſeulement.

(*Il lui préſente le papier.*)

THIBAUT, *lit.*

« Nicolas Bertrand, dit Colin, natif d'Ivri, » âgé de vingt-trois ans, fils de Louis Bertrand, » Laboureur....

BERTRAND.

C'eſt mon propre nom que je lui donnai ſur les fonts de Baptême; c'eſt celui de mon frere : l'état, l'âge, le pays, tout m'en aſſure.

THIBAUT.

Eſt-il poſſible? quel bonheur! Diable! ceci change bien la thèſe : en ce cas il faut empêcher.... Il n'y a pas de temps à perdre... je m'en vais dire au Bailli... j'arrangerai tout ça; laiſſe-moi faire, je te l'amene.



SCENE XI.

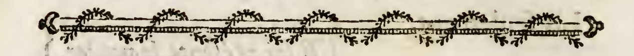
COLETTE, BERTRAND, THIBAUT.

COLETTE, *accourant.*

MOn pere!... Monſieur Bertrand!... par pitié ſecourez Colin! les Archers... Il eſt là, on l'emmene!

THIBAUT.

Reste là, reste là; ne crains rien, j'y vais.



SCENE XII.

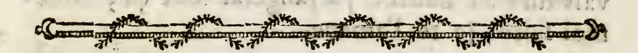
COLETTE, BERTRAND.

COLETTE, *tombe éplorée dans les bras de Bertrand.*

AH! ce sera aujourd'hui mon dernier jour.

BERTRAND.

Consolez-vous, Colette, & soyez tranquille sur le sort de Colin; j'en réponds.



SCENE XIII. ET DERNIERE.

THIBAUT, PERRETTE, BERTRAND, COLETTE; COLIN, *entre deux Archers de Maréchaussée.*

THIBAUT, *aux Archers,*

UN moment, Messieurs, un moment; nous avons à lui parler.

PERRETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ça? Qu'eſt-ce qu'il a donc fait?

THIBAUT.

Ne t'inquiette pas, tu le ſçauras : ce n'eſt rien. (*A Colin, en montrant Bertrand.*) Et toi, embraſſe ton rival : tiens, le voilà.

COLIN, *avec indignation.*

Lâches, ôſez-vous encore m'inſulter ? N'êtes-vous pas contens d'avoir cauſé mon malheur ?

BERTRAND.

Tout eſt réparé, puiſque je te retrouve; embraſſe-moi, mon cher neveu.

COLIN.

Moi, votre neveu!

COLETTE.

Son neveu!

PERRETTE.

Son neveu!

BERTRAND.

Oui, crois-en mon cœur; c'eſt moi qui, à la mort de ton pere, m'emparai de ton bien, mais pour te le conſerver : tu ne me prêtes pas d'autres intentions ? Je t'ai long-tems fait chercher depuis : mais, puiſque le bonheur veut que je te retrouve, je me flatte que tu ne le trouveras pas diminué.

COLIN.

Ah! ne me parlez-pas de bien : je n'en ai que faire : il n'en eſt plus pour moi! Colette étoit le

UPB

ſeul ! ... Elle me fut promiſe; mais vous l'épouſez, je ne dois plus y prétendre. Si j'oſe attendre de vous une ſeule grace, faites-moi rendre la liberté, que je parte pour mon Régiment, & qu'au moins mes yeux ne ſoient pas témoins....

BERTRAND.

Non, tu ne partiras qu'avec moi; & voilà ton congé.

THIBAUT, *prend Colin par la main & lui préſente Colette.*

Et moi, je te r'engage; & voilà ton Capitaine.

BERTRAND.

Oui, ſoyez heureux, mes enfans; car vous ſerez les miens : ſi je vous ai fait quelques chagrins, vous devez me le pardonner : mon cœur n'y eut jamais de part.

COLIN.

Qu'entends-je ? Seroit-il poſſible ?... Mon oncle ! ... Monſieur Thibaut ! ... Ah ! ma chere Colette !

PERRETTE.

Et moi, mon garçon, viens donc m'embraſſer : tu ſçais bien que j'ai toujours été pour toi, ſi l'on avoit ſuivi mon conſeil... Mais les femmes ne ſont pas maitreſſes.

COLIN.

Oublions tout cela, Dame Perrette : un bonheur comme le mien ne ſçauroit être trop acheté.

THIBAUT.

Allons, mes amis, allons voir le Bailli; faiſons-

lui part de notre joie. (*A Colin.*) Et qu'il évite à ces Messieurs la peine de te conduire en prison : car.... (*En montrant Bertrand.*) tu ne veux plus le tuer ; n'est-ce pas ?

(*Colin saute au cou de Bertrand, & le serre dans ses bras.*)

QUINQUE.

BERTRAND.

En ce moment votre bonheur commence,
Et je le lis dans vos yeux satisfaits.

COLIN ET COLETTE.

En ce moment notre bonheur commence,
Et nous allons jouir de vos bienfaits.

BERTRAND.

Que l'amitié....

COLIN.

l'amour....

THIBAUT ET PERRETTE.

& la reconnoissance....

TOUS ENSEMBLE.

Enchaînent nos cœurs à jamais.

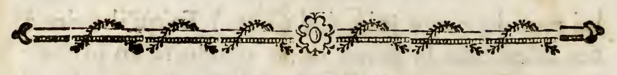
FIN.



APPROBATION.

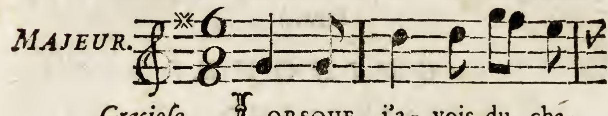
J'Ai lu, par ordre de Monsieur le Lieutenant Général de Police, les *Jardiniers*, Comédie ; & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 18 Juillet 1771.

MARIN.

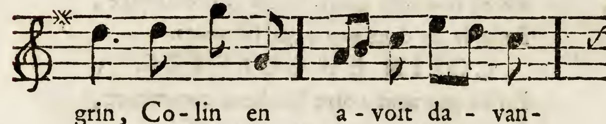


ROMANCE.

COLETTE.



Gracioso. LORSQUE j'a- vois du cha-



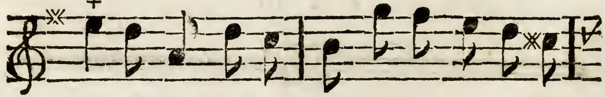
grin, Co-lin en a-voit da - van-



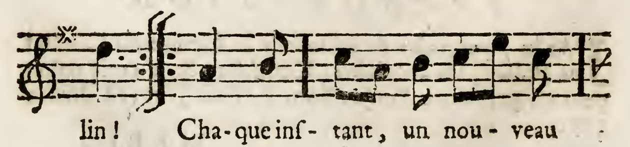
ta-ge; Et, si j'a-vois l'air se-



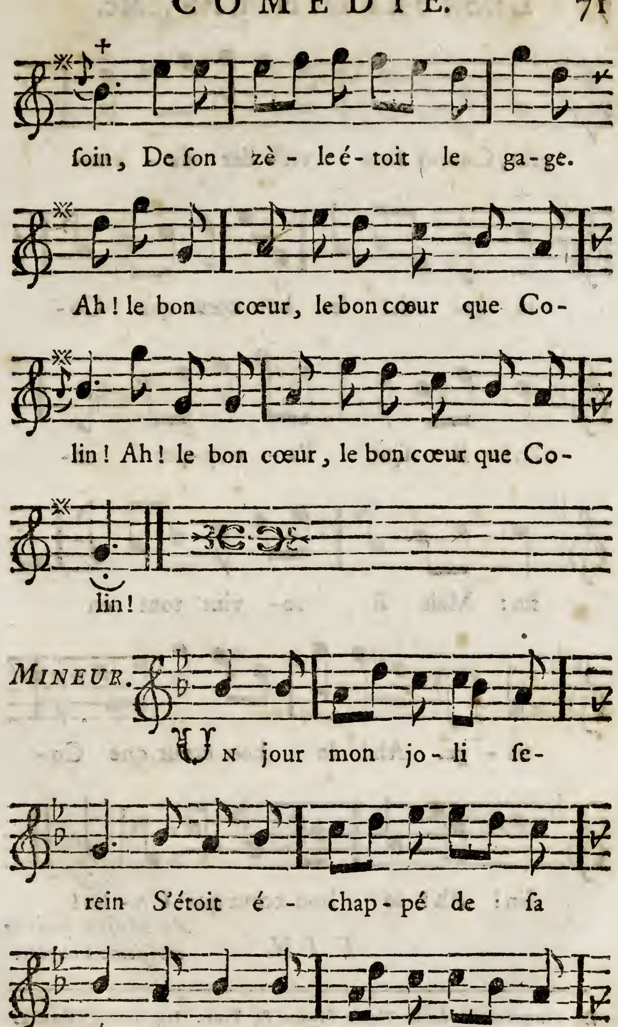
rein, On le voy - oit sur son vi-



sa-ge. Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co-



lin! Cha-que inf- tant, un nou- veau


soin, De son zè - le é - toit le ga - ge.
Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co-
lin! Ah! le bon cœur, le bon cœur que Co-
lin!
MINEUR.
UN jour mon jo - li se-
rein S'étoit é - chap - pé de sa
ca - ge; Co - lin, voy - ant mon cha-



F I N.

Au Majeur pour le troisieme Couplet.

De l'Imprimerie de la Veuve SIMON & FILS, Imprimeur-Libraires de LL. AA. SS. Messeigneurs le Prince de CONDÉ, & du Duc de BOURBON, rue des Mathurins, 1771.

